VOL. XLVII — SAINT-BONIFACE, MANITOBA, MERCREDI, 31 JUILLET 1918 — No. 37

ABONNEMENTS

Canada .... $1.00 par année
Etats-Unis .... 1.50 " "
Europe .... 2.50 " "

Tarif des Annonces

1ère insertion, par ligne .... 12 cents
Chaque insertion subséquente 8 cents

N. B.—Les annonces de naissances, mariages et sépultures seront insérées au taux de 25 cents chacune.

LE MANITOBA

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

LE MANITOBA
EST PUBLIE ET IMPRIMÉ
TOUS LES MERCREDIS
PAR
ANT. GAUVIN
IMPRIMEUR

Toute[s les com]munications concernant le journa[l ou l'imp]rimerie devront être adressées :

Le [Manito]ba
42 AVENU[E PROVE]NCHER
SAINT-BONIFAC[E, M]ANITOBA
Téléphone : [...] 377

CENTENAIRE

L'événement le plus important de l'année pour l'Ouest canadien a été célébré jeudi le 25 de juillet à la cathédrale de Saint-Boniface.

Au point de vue du monde, la fête fut modeste, et en tous points digne de l'homme excessivement humble, qui fit tous les efforts pour faire croire aux générations futures qui ne prendront pas la peine d'étudier sa vie et son oeuvre, qu'il fut un missionnaire dévoué et bon, tout simplement.

Au point de vue religieux la fête fut grandiose, et, digne du saint prélat dont la mémoire restera dans le jugement de ceux qui auront lu l'histoire de sa vie, comme celle d'un astre lumineux des plus brillants.

L'illustre Monseigneur Provencher, dont nous avons commémoré le centième anniversaire de l'arrivée sur les bords de la Rivière Rouge fut un géant; physiquement, intellectuellement et moralement.

Son vaste cerveau a conçu la possibilité d'évangeliser cet immense pays jusqu'au delà des Montagnes Rocheuses; sa volonté de fer a su briser tous les obstacles qui s'élevaient sur sa route, et, il a pu faire planter la Croix du Christ à Vancouver comme à Saint-Boniface.

Il fut l'âme dirigeante dans le travail accompli pour l'érection des premiers diocèses; Rome suivit ses conseils dans la nomination des premiers évêques.

Malgré le territoire immense qu'il devait évangeliser et administrer, malgré les responsabilités énormes qui devaient nécessairement peser sur ses épaules quand il avait à surveiller le développement d'un domaine religieux qui s'étendait des Grands Lacs jusqu'à la Mer Glaciale, avec le courrier qui lui venait du Canada une fois par année, il trouvait moyen de se tenir au courant des événements religieux de la province de Québec, à tel point, qu'il pouvait se charger d'une mission de la plus grande importance pour le Québec Ecclesiastique auprès du Saint Père, à Rome, mission qui était couronnée de succès; car, après avoir pris connaissance du mémoire, si lucide et si fort, que sur la demande du cardinal préfet de la Propagande, Monseigneur Provencher avait préparé sur la question de l'érection de l'évêché de Montréal, la Congrégation décidait d'octroyer ce que jusque là, Rome, avait toujours refusé à l'évêque de Montréal; le Saint Père approuvait cette décision et les brefs érigeant le diocèse de Montréal étaient immédiatement expédies au Canada.

Monseigneur Provencher fut un évêque de première grandeur; l'histoire complète de la vie sublime de ce vaillant missionnaire peut seule donner une idée de l'étendue de son apostolat; aussi, a-t-il fallu que le Canada fut cette année aux prises avec la guerre effroyable de notre siècle, pour empêcher le groupement à Saint-Boniface des représentants de tous les centres catholiques du pays tout entier, pour commémorer ce centenaire glorieux avec tout l'éclat qu'il méritait.

La population catholique peut tout de même chanter un hymne de reconnaissance car, en ce jour le Christ a descendu sur l'autel de la Cathédrale de Saint-Boniface, et, le saint missionnaire élu de Dieu, agenouillé près du Trône Céleste, a pu joindre ses prières à celles de ses enfants de la terre qu'il aime toujours, et, que de là haut, il a demandé à son Maître de bénir.

Nous ne pouvons nous empêcher de songer au doux regard dont Monseigneur Provencher a du envelopper son successeur, le vénéré et sage archevêque qui célébrait ce jour là le 25ème anniversaire de son ordination sacerdotale et, quelles bénédictions n'a-t-il pas du répandre sur cette bienfaisante maison d'éducation, le collège de Saint-Boniface, fondé il y a cent ans par lui-même, premier instituteur du pays.

La messe fut chantée par Sa Grandeur Monseigneur Béliveau. NN. SS. Legal, O. M. I., archevêque d'Edmonton, Mathieu, archevêque de Régina, Sinnott, archevêque de Winnipeg, McNally, évêque de Calgary, et Budka évêque des Ruthènes du Canada. Mgr Dugas et Mgr Cherrier, tous deux protonotaires apostoliques et vicaires généraux, une centaines de prêtres des diocèses de Saint-Boniface et de Winnipeg, quelques-uns des diocèses de Régina et d'Edmonton, de très nombreuses religieuses et une pleine nef de fidèles, étaient présents. La ville de Saint-Boniface, par l'organe de son maire et des échevins, avait tenu à prendre officiellement part à la fête en faisant de ce jour un congé civique et en présentant une adresse à S. G. Mgr l'Archevêque.

Voici le texte des adresses présentées en ce beau jour et les réponses qui furent faites.

Nous empruntons ce qui suit aux "Cloches de Saint-Boniface".

ADRESSE DE M. LE MAIRE H. BELIVEAU

Monseigneur,

Quel doux bienfait du ciel que celui de se souvenir! Vingt-cinq années revivent dans les heures d'aujourd'hui, et c'est pour en bénir Dieu et en féliciter Votre Grandeur que l'affection et la reconnaissance se sont données rendez-vous au pied de votre trône archiépiscopal. Quelque discret que soit le timbre argentin de votre jubilé sacerdotal, l'oreille du coeur le perçoit délicieusement. Le 24 septembre, 1893, vos lèvres de nouveau prêtre prononçaient pour la première fois "l'Introibo ad altare Dei". Depuis, votre vie a été comme "une lampe qui luit sur le chandelier saint". Un mot peint à lui seul toutes les grandeurs du prêtre : Sacerdos Alter Christus. Deux pensées proclameront votre gloire personnelle : Vous avez été pendant nombre d'années le bras droit de l'illustre Monseigneur Langevin, de regrettée mémoire; et quand ce Père zélé vous confiait des âmes, il aimait à leur dire : "Je vous donne ce que j'ai de meilleur". Quel éloge! et quelles lèvres plus dignes de le prononcer!

De plus le présent témoigne en faveur du passé. L'auréole du pontife qui brille sur votre front depuis votre consécration il y a cinq ans aujourd'hui même, n'est-elle pas le couronnement d'une vie de vertus? La responsabilité de votre charge en fait quelquefois, il est vrai, une couronne d'épines; mais est-il plus grand honneur que celui de porter les livrées de Jésus?

La grandeur d'un homme ne se mesure pas seulement à ce qu'il fait et à ce qu'il sait, elle doit se mesure aussi à ce qu'il souffre, quand il veut souffrir noblement pour ce qui est juste, beau et vrai. La lutte c'est la vie, c'est l'honneur quand ce n'est pas le triomphe, a dit Ozanam. La première force de l'évêque ce n'est pas la politique, c'est la conscience; "les vrais évêques, ce ne sont pas les courtisans du pouvoir, ce sont ceux qui n'en ont pas peur".

Vous êtes tout cela, Monseigneur. Nous le proclamons avec fierté, et nous apprenons de vous à voir la main de Dieu se dessiner sur les événements. Nous avons confiance au plan divin sur nous. L'Eglise de Saint-Boniface, qui célèbre aujourd'hui le centenaire de sa fondation, continuera à fleurir longtemps, longtemps encore, à l'ombre de votre crosse; elle comptera toujours des pasteurs qui ont les convictions de l'éternité dans l'intelligence des temps et qui ne permettront jamais qu'on décore du beau nom de conciliation l'abdication des droits.

Nous souhaitons voir s'écouler votre carrière archiépiscopale entre l'affection des vôtres, l'admiration des hommes et la bénédiction de Dieu. Après la Providence, vous êtes le bras sur lequel nous nous appuyons; à votre exemple, nous voulons toujours être des soldats de l'idée chrétienne et porter d'une main ferme cet étendard qui doit flotter plus haut que tous les drapeaux et demeurer planté sur toutes les ruines pour appeler toutes les restaurations. La parole de Bossuet est de nature à nous rassurer dans les circonstances où se trouve notre Ouest canadien : "Dieu tient en bride les projets de ses ennemis, et les méchants ne peuvent pas tout le mal qu'ils veulent."

Grâce à nos évêques et à notre clergé, nous resterons dans la lumière du Christ; c'est indispensable, car "les penseurs qui répudient la foi ressemblent à des flambeaux tourmentés par le vent et qui s'éteignent dans l'orage." Cet orage, on semble le prédire, ira peut-être dans notre siècle jusqu'à la persécution ouverte; nous et nos enfants, nous mourrons, s'il le faut, pour le triomphe de nos croyances.

Monseigneur, laissez-nous vous le dire: parmi les délicatesses divines, nous comptons votre paternelle sollicitude, et nous nous flattons de partager avec Dieu votre grand coeur illuminé par un esprit droit et lucide. Nous vénérons votre personne, et nous aimons votre figure épiscopale resplendissante des trois rayons qui constituent la beauté du visage : le courage, l'intelligence et la bonté et, en ce disant, nous épuisons toutes les expressions qui peuvent traduire le verbe du coeur.

Votre Grandeur nous a demandé l'aumône d'une prière; c'est déjà fait et c'est encore à faire, car chaque jour nous nous souvenons devant Dieu de notre bien-aimé archevêque. Vous avez ordonné la consécration des familles de votre archidiocèse au Sacré Coeur. C'est un gage de la bénédiction de Dieu pour le temps et pour l'éternité, et il nous est doux de vous en être redevables.

Merci, Monseigneur, pour tout ce que vous êtes à notre égard; nous n'avons qu'un voeu à former: c'est d'être dignes de Votre Grandeur à qui nous souhaitons de célébrer, dans la jubilation, son vingt-cinquième anniversaire d'épiscopat.

ADRESSE DE "L'UNION NATIONALE METISSE"

Monseigneur,

En ce jour où l'Eglise du Manitoba célèbre le centenaire de son premier apôtre, la nation métisse se doit à elle-même de venir apporter son tribut d'hommages et de piété filiale à celui qu'elle considère comme son père en Jésus-Christ, et elle est heureuse de saluer en vous, Monseigneur, le digne successeur du grand missionnaire qui lui ouvrit les portes de l'Eglise en lui conférant le premier des sacrements. En effet, qu'y a-t-il de plus grand et de plus mémorable que le baptême d'un peuple? Et aujourd'hui toutes les âmes de notre nation ne sont-elles pas unies pour chanter ce sublime dévouement de Monseigneur Provencher qui lui fit tout abandonner, parents et amis, terre natale, pour venir évangéliser et convertir de pauvres brebis égarées ou disséminées dans les immenses prairies de l'Ouest?

Donc, en fêtant le centenaire de l'arrivée des missionnaires en ce pays, c'est un double événement que célèbrent les Métis: d'abord leur consécration au Christ, et ensuite leur entrée au bercail de l'Eglise parmi les peuples dociles à ses lois et pleins de respect pour ses enseignements.

Pour nous, fêter la venue des pionniers de l'Evangile dans ces régions, c'est fêter notre naissance à la lumière de la vérité; c'est célébrer l'aurore de notre unité nationale. En effet, depuis notre berçeau jusqu'à l'automne de 1818, on peut compter deux ou trois générations peut-être, et sans doute aussi, bien avant les Provencher et les Dumoulin, l'historien peut-il suivre les premières familles métisses établies dans les prairies, depuis les bords des grands Lacs jusqu'aux Montagnes Rocheuses, et jusque dans les steppes des régions lointaines du Nord? Mais sera-ce cette cohésion des éléments naguère épars qui marcheront à la conquête des plaines et ouvriront au monde, par leur esprit d'aventure et leur bravoure, un champ nouveau où triomphera l'antique vaillance de la chevalerie française?

Non, car avant 1818, c'est à peine si nous émergeons des différentes tribus indiennes dont nous sommes issus et formons le noyaux ethnique qui nous distinguera désormais des autres enfants de la prairie. Sans doute, nous nous acheminons déjà vers le groupement national, mais notre marche est lente et pleine d'hésitation, comme celle de l'enfant qui essaye ses premiers pas.

Fondés au sein de la barbarie, les premiers foyers des Bois-Brûlés nourrissent pourtant une tradition, celle de la patrie légendaire de leurs pères. Exilés pour la plupart sans retour, ils ne manquaient jamais d'évoquer, dans leurs courses et sous le wigwam familial, la pensée du toit paternel, de parler du pays lointain et mystérieux, et de nourrir l'espoir que leurs enfants prieraient un jour le Dieu qu'eux-mêmes avaient appris à invoquer dans leur enfance.

Plusieurs d'entre eux, hélas! ont vu le soir de leur vie s'obscurcir et se perdre dans la nuit du paganisme; mais, en général, ils ont conservé l'héritage des enseignements reçus sur les genoux de leurs mères, là-bas, sur les bords enchanteurs du majestueux Saint-Laurent, berceau de la Nouvelle-France et de la France d'Amérique.

Fidèles à la mission reçue sur la terre laurentienne, ces avant-coureurs apostoliques ont, à leur insu, préparé les voies de la Providence et les prêtres vont trouver en eux, ainsi qu'en leurs enfants, les Métis, des guides sûrs et fidèles au milieu des dangers de toutes sortes qu'ils auront à courir et au sein des tribus souvent hostiles qui se partagent l'emprise des déserts de l'Ouest.

Avec l'arrivée des missionnaires, une ère nouvelle se lève. Ces prêtres, apôtres de Jésus-Christ qu'ils immolent tous les matins au Saint-Sacrifice de la Messe, font entendre leur voix par delà l'horizon sans bornes des plaines, et rallient les foyers épars de ce peuple nomade qui accourt au baptême.

La nation métisse se livra de tout son âme à la poursuite de la vérité et seconda les efforts et les sacrifices que ces vaillants apôtres durent faire pendant les cinquante premières années de mission à la Rivière-Rouge. Mais le baptême en nous faisant peuple chrétien nous imposait en même temps une grave responsabilité. De descendance française et catholique, nous devenions les auxilaires attitrés des missionnaires avec la lourde tâche de perpétuer ici la mission de nos pères canadiens.

Forts de notre mission et grâce à la confiance que surent toujours nous inspirer les premiers missionnaires et plus tard le clergé de l'Ouest, nous avons vaillamment contribué à consolider les deux puissantes colonnes qui soutiennent l'édifice de la race française en Amérique: la foi et la langue. En nous faisant comprendre ce devoir et en nous le faisant accepter, les missionnaires et le clergé n'ont pas perdu leurs temps. En effet, notre histoire est tellement imprégnée de l'influence religieuse qu'à travers les différentes crises qui ont marqué le décor changeant des événements de ce premier siècle révolu, notre nationalité marque très clairement le passage des divers chefs spirituels qui l'ont dirigé.

Avec les Provencher, les Dumoulin, les Thibault et les Belcourt, c'est la vie pastorale, ce sont les caravanes à travers la plaine sans fin; ce sont ces chasses extraordinaires qui furent les moyens de faire pénétrer le Christ chez les nomades déshérités.

Avec les Taché, les Laflèche, les Ritchot et tous ceux qui durent subir le premier choc de l'invasion funeste de l'ennemi du catholicisme, ce sont les luttes pour assurer l'héritage de droits imprescriptibles et inaliénables.

Ici, un nuage assombrit le ciel si pur de l'amitié filiale et de la confiance réciproque qui n'avait jamais cessé de nous unir avec le clergé. Avec la perte du champion de nos droits et de nos libertés, cette faute dut être payée par une torpeur regrettable de notre organisation nationale.

Mais tandis que l'ennemi gagnait du terrain et que s'éteignait l'illustre Monseigneur Taché, le martyr de l'Ouest, les appels vibrants de votre illustre prédécesseur, le regretté Monseigneur Langevin, donnèrent un nouvel aspect à la lutte sacrée d'où dépendait notre avenir religieux et national. Les Métis ne sont pas restés sourds à ce cri d'alarme; un souffle passe dans nos rangs: c'est le ralliement qui doit nous préparer les lendemains nouveaux. Les jours des Provencher, des Taché et des Langevin sont passés. Ces illustres apôtres ont pu disparaître de la scène de cette vie; mais leur oeuvre dure, leur mémoire a grandi à mesure que le combat changea d'âme et exigea de nous plus de fermeté et de courage.

Aujourd'hui, Monseigneur, le peuple métis comprend la solennité de la lutte devant le plus grand danger qui nous ait jamais menacés. Au devoir que nous nous devons de rester canadiens et français, s'ajoute celui de rester fidèles à notre profession de foi faite il y a un siècle.

Sous votre égide, Monseigneur, nous ne craignons pas de jeter avec fierté un coup d'oeil sur le passé et de vous dire comme autrefois nous disions à vos prédécesseurs, quand ils avaient besoin de nous : Monseigneur, nous voilà!

Mus par votre exemple, enflammés d'ardeur par votre amitié, inspirés par vos ferventes prières et forts de votre bénédiction, nous demandons de prendre part à la lutte aux côtés de nos frères canadiens. Confiants dans le Sacré Coeur de Jésus, auquel nous nous consacrons aujourd'hui, nous faisons nôtre tout ce qui les touche.

Nous ne voulons pas que la langue qui balbutia la première ici la prière et la charité disparaisse; nous ne voulons pas que les pensées intimes de ceux qui se sont consacrés à notre bien-être intellectuel et moral se formule en un autre verbe que le français. Nous ne voulons pas qu'un jour nos enfants viennent prier sur notre tombe en une autre langue que celle qui nous fit entendre les enseignements de la vérité et du devoir.

REPONSE DE S. G. MGR L'ARCHEVEQUE

Monsieur le Maire,

A l'expression des voeux de Saint-Boniface qui passe par votre bouche, je ne puis mieux répondre qu'en empruntant au Bréviaire les paroles qu'il mettait sur les lèvres des prêtres ces jours derniers: "Seigneur, écoutez l'hymne de louange qui s'élève de mon âme et la prière "que votre serviteur fait aujourd'hui en votre présence. Jour et nuit, que "vos yeux restent attachés sur cette demeure, et prêtez l'oreille aux sup-"plications de ceux qui viendront vous y prier".

Bien ingrat serais-je, si en ce jour l'hymne de louange ne s'élançait pas de mon âme! La vie est un bienfait de Dieu, sa grâce est un don plus précieux encore. Vingt-cinq années de vie sacerdotale supposent une somme énorme de grâces reçues, et je ne puis songer sans émotion aux attentions délicates dont le bon Dieu m'a prévenu. "Il relève le malheureux "de la poussière, il retire le pauvre du fumier, pour le faire asseoir avec "les princes, avec les princes de son peuple."

J'ai le souvenir très clair que, jeune encore, je considérais presque comme un vieillard celui qui célébrait le vingt-cinquième anniversaire de son ordination. J'y suis. Je dois avouer que mes idées se sont quelque peu modifiées sur ce point, et que j'aurais peine à croire que je suis un vieillard; je ne puis me dissimuler cependant que j'ai passé midi et que le soleil de ma vie s'en va vers son couchant. Ai-je vu les heures les plus chaudes de la journée? Dois-je sentir davantage le poids du jour et de la chaleur peser sur mes faibles épaules? Je l'ignore; c'est le secret de Dieu. D'avance je dis : Seigneur, que votre volonté soit faite! Pour l'avenir, quel qu'il soit, comme pour le présent et le passé, au souvenir des attentions délicates que je ne méritais guère et qui m'ont été prodiguées, je sens qu'il faudrait être ingrat pour ne pas offrir l'hymne de la reconnaissance au Seigneur en pareil jour.

L'autre impression, dont mon âme est remplie, est un profond besoin de prières pour cette Eglise confiée à mes faibles mains. Les paroles de confiance dont votre adresse est remplie, Monsieur le Maire, serait de nature à me confondre si je restais un instant dans la sphère de l'activité purement naturelle.

Les saints Livres ne disent-ils pas que "celui qui s'appuie sur "l'homme s'appuie sur un roseau rompu", mais c'est à l'évêque que vos paroles s'adressent et dans ce sens, l'évêque, c'est la sainte Eglise. Dans ce sens l'évêque peut redire les paroles du grand apôtre saint Paul: "Quand "je me sens faible, alors je suis fort". En cette qualité officielle, empruntant les paroles de nos saints Livres, je dis du plus profond de mon coeur: "Ecoutez, Seigneur, la prière que fait votre serviteur en ce jour. Jour et "nuit, que vos yeux restent attachés sur cette demeure et prêtez l'oreille "aux supplications de ceux qui viendront vous y prier."

Porte-voix non-seulement de Saint-Boniface, mais du diocèse tout entier, Monsieur le Maire, vous proclamez vouloir être les soldats de l'idée chrétienne dans le pays. Vos paroles méritent sûrement d'être relevées : "Nous voulons être les soldats de l'idée chrétienne, et porter d'une main "ferme cet étendard qui doit flotter plus haut que tous les autres dra-"peaux et demeurer planté sur toutes les ruines pour appeler toutes les "restaurations".

C'est bien rester dans la note du grand jour, dont nous célébrons le centième anniversaire. Constatation pénible, mais imposée par la vérité, bien des ruines morales ont été accumulées par ceux qui, ayant mission de diriger ce pays vers la prospérité matérielle, ne devraient pas empoisonner les âmes comme ils l'ont fait. Parole d'espérance: sur ces ruines une restauration reste possible et nous devons y travailler et nous y dépenser.

Humble successeur du grand évêque, qui est venu semer dans ces immenses plaines de l'Ouest canadien la semence de la parole divine de Celui qui a dit : "Je suis la voie, la vérité et la vie", nous constatons avec peine que l'ennemi est venu semer l'ivraie qui menace d'étouffer le bon grain. Cette angoisse de notre âme, qui n'exclue pas un ferme espoir d'avenir, nous ne pouvons mieux la traduire que par les paroles empruntées au prophète Habacuc : "O Dieu, j'ai entendu ce que tu as fait en-"tendre et j'ai été saisi de crainte. Ton oeuvre dans le cours des âges, "fais-la revivre; dans le cours des âges, fais-la reconnaître. Dans ta co-"lère, souviens-toi de tes compassions."

Vous rappelez, Monsieur le Maire, la profonde parole de Bossuet: "Dieu tient en bride les projets de ses ennemis, et les méchants ne peuvent "pas tout le mal qu'ils veulent." C'est vrai; il entre, cependant, dans les secrets de la Providence de Dieu de laisser une marge très large à la liberté humaine et les méchants peuvent accumuler bien des ruines.

Le premier évêque de Saint-Boniface était venu dans ce pays pour y apporter avec la lumière de l'Evangile les bienfaits de la civilisation. En dehors de l'Evangile, c'est le retour au paganisme. Nous devons à la vérité de dire que dans notre province et dans l'Ouest canadien tout entier, sous couvert de mots pompeux, c'est le retour au paganisme que l'on effectue par la destruction de l'idée chrétienne à l'école, dans la famille et dans la société.

On ne peut assister à cette victoire de l'esprit d'erreur sur la vérité sans sentir le froid gagner le coeur, car c'est une menace considérable pour l'avenir. Cette préoccupation, je ne puis le cacher, enveloppe mon âme comme d'un manteau de plomb en cet anniversaire béni, et je sens le besoin de dire avec l'auteur inspiré: "Ton oeuvre, dans le cours des "siècles, fais-la revivre; fais-la reconnaître, ô Seigneur."

En nous dépensant à cette oeuvre d'importance capitale, nous sommes non-seulement d'accord avec la foi en la divinté du Christ et avec sa doctrine, mais nous sommes aussi d'accord avec des protestants bien pensants, qui ont horreur de l'étroitesse et du fanatisme. N'est-ce pas un protestant, le duc d'Argyle, qui prononçait à la Chambre des Lords en 1891, à propos des affaires australiennes, les paroles suivantes: "Les catholiques "ont eu l'insigne honneur d'être les seuls à refuser d'abattre, dans leurs "écoles, l'éternel étendard de la conscience. Je crois que cette résistance "de la part des catholiques romains pourra devenir le germe d'une puis-"sante réaction contre la pure sécularisation, contre ce que j'oserai ap-"peler le vrai paganisme de l'éducation dans la colonie".

N'avez-vous pas dit dans votre adresse, Monsieur le Maire : "Nous "voulons être toujours les soldats de l'idée chrétienne et porter d'une main "ferme cet étendard qui doit flotter plus haut que tous les autres drapeaux "et demeurer planté sur toutes les ruines pour appeler toutes les restaura-"tions"? Ces ruines, les autorités civiles qui nous gouvernent, y tiennent et elles s'emploient à les éterniser. Entre cette position et celle que nous dictent les grands événements que nous commémorons, il n'y a pas de réconciliation possible. Verrons-nous le triomphe de nos vues, qui sont celles de tous les hommes véritablement soucieux des intérêts nationaux? Nous osons l'espérer sans trop y compter de notre vivant. Dans les difficultés inhérentes à la lutte qu'il faudra livrer sur tous les terrains où l'adversaire la transportera, nous nous encouragerons par la pensée de ce qu'a enduré le premier évêque de Saint-Boniface et ses successeurs après lui pour promouvoir la vie chrétienne dans ce pays. Nous ne serons probablement pas appelés à endurer la centième partie de ce qu'ils ont souffert. Manquerions-nous de l'esprit de foi, de la continuité dans l'effort, du désintéressement dont ils nous ont laissé de si héroïques exemples?

Daigne Dieu nous soutenir! Qu'il bénisse ce second siècle de vie chrétienne où entre le diocèse de Saint-Boniface! Ce diocèse a donné naissance à bien des églises pendant ce siècle de vie. Parfois çà n'a pas été sans douleur très vive; c'est la condition de la fécondité.

Redisons donc pour finir ces paroles inspirées : "Ils vont, ils vont "en pleurant portant et jetant la semence; ils reviendront avec des cris "de joie, portant les gerbes de leur moisson."

* * *

Après cette réponse écrite, S. G. Mgr l'Archevêque remercia l'Union Nationale Métisse qui, par l'entremise de M. J.-G. Charette, son président, lui avait donné lecture d'un document historique de première valeur et exprima le regret de n'y pouvoir répondre d'une manière qui en fût digne, parce qu'il lui fallait faire une improvisation, n'ayant appris qu'aux derniers instants la noble démarche des fils de ceux qu'il y a cent ans acclamèrent avec tant de bonheur celui dont nous célébrons la mémoire.

A suivre sur la page 4

L'HON. L. P. PELLETIER

Nos lecteurs aimeront à lire le passage suivant d'un discours de l'Honorable M. Pelletier, aux grandes fêtes du collège de Ste Anne la Pocatière, dans la Province de Québec.

Nous traversons une époque troublée. Un homme—le blasphème à jet continu sur les lèvres—a juré d'asservir le monde et il ne recule ni devant cette hécatombe de vies humaines, ni devant cet horrible ruissellement de sang dont nous sommes les témoins attristés. Cet holocauste sans précédent a créé partout de gros problèmes: il en pose plusieurs ici, mais il n'y en a que deux dont je désire parler brièvement.

Avant toutefois de les rappeler, remercions Dieu d'avoir épargné, jusqu'ici du moins, nos collèges et nos séminaires, nos cathédrales et nos universités, nos églises, nos champs et nos demeures. Si nous étions la Belgique et le Nord de la France nous comprendrions sans doute encore plus facilement combien il est préférable pour un pays qu'on se batte loin de chez lui.

Quels sont maintenant ces deux problèmes?

Deux mots ont été prononcés : le mercantilisme de l'Angleterre et la France mérite d'être chatiée.

Voilà le premier problème.

Je ne suis pas ici, dans cette réunion fraternelle, pour faire de la controverse : je n'attaque personne et je ne nie pas la bonne foi de tous. Aussi ce n'est pas à ceux qui ne pensent pas comme eux, mais à ceux-là mêmes qui parlent ainsi, à leur conscience et à leur bonne foi que je pose les questions suivantes: 1o. Quand on traverse une période énervante et mouvementée est-il opportun de poser des problèmes qui vu l'agitation des esprits, recevront une solution qui se ressentira peut-être u n peu trop de la commotion générale? 2o. Même s'ils n'étaient pas l'antithèse de toutes nos traditions religieuses et nationales, devrait-on les poser à un pareil moment?

Ici à Ste-Anne—je vous le disais tantôt—l'enfant de dix ans apprend comme sa première leçon—et cela depuis près d'un siècle—l'amour de la France et la loyauté à l'Angleterre. Même si ça n'est qu'une illusion pourquoi nous l'enlever au moment comme celui-ci et au bénéfice de quel empereur teuton?

Qu'il y ait du mercantilisme en Angleterre, je ne le conteste pas, il y en a partout — quelquesfois même sous la plume ou dans la bouche de ceux qui le dénoncent—excepté sous les toits bénis comme ceux où nous sommes en ce moment. Mais, Canadiens-français et catholiques, prêtres et laïques qui m'écoutez, seriez-vous ici deux millions et demi, seriez-vous ce que vous êtes si, passant outre à l'opposition acharnée d'un certain nombre de marchands Anglo-Saxons de chez-nous, le Parlement britannique ne nous avait pas donné l'Acte de Québec de 1774 et la constitution de 1791 et si, réparant dans une grande mesure les erreurs de l'Acte d'Union de 1840, l'Angleterre ne nous avait pas donné le pacte fédéral de 1867? A cette question — n'ayant à mon âge, rien à attendre et rien à espérer de ce cri de mon âme—adossé au rocher de Ste-Anne,—appuyé sur ses meilleures traditions—je réponds sans hésitation : Non.

Messieurs, connaissons-nous bien notre histoire et faisons-nous toujours les distinctions nécessaires? Faisons-nous des distinctions nécessaires lorsque nous confondons dans une même pensée les descendants et successeurs des marchands Anglo-Saxons du Canada dont je vous parlais tantôt et le peuple anglais qui—et cela est une pgae d'histoire qui ne peut pas mentir—nous a donné tant de choses qui nous sont si chères. Nous proclamons ici cette vérité et nous chantons et prouvons notre reconnaissance à ce sujet—avec les Briand, les Plessis et leurs successeurs—depuis cent cinquante ans. Pourquoi la revoquer en doute à un moment d'énervement populaire ici et de péril national partout?

Connaissons-nous bien notre histoire? Entre autres choses savons-nous que, dès avant l'acte d'émancipation catholique en Angleterre, alors que c'était une offense pour un prêtre de dire la messe et pour un fidèle d'y assister—alors que Daniel O'Connell, élu par le peuple, frappait en vain, parce qu'il était catholique, à la porte du Parlement de son pays — l'on trouvait moyen de laisser se continuer au Canada la chaîne épiscopale qui commence à Mgr de Laval et qui est rendu à Son Eminence, notre vénéré Cardinal? On dira peut-être: mais cela nous était garanti par traité. D'abord relisez-le ce traité, vous trouverez que c'était en effet bien là son esprit, mais vous y verrez aussi une phrase dangereuse et malheureuse qui pouvait tout mettre en question sous ce rapport. L'Angleterre a ignoré la phrase et a suivi l'esprit du traité : n'est-il pas juste de le dire,

(A suivre sur la 2ème page)

L'HON. L. P. PELLETIER

(Suite de la 1ère page)

de le reconnaitre et de comparer cela avec l'attitude des pays, qui au lieu de respecter soit l'esprit, soit la lettre des traités les considèrent comme des chiffons de papier—de comparer cela aussi avec—entre autres choses—l'acte d'une province qui, délibérément, jette au panier un pacte formel entre elle et le gouvernement central de ce pays.

Dans tous les cas—c'est bien connu—elle est plutôt stérile la protection des traités quand l'une des parties contractantes n'a pas le sens de la justice et de l'honneur! Moi j'aime mieux ceux qui respectent les traités que ceux qui les déchirent.

Du reste, pour ne parler que de ce point là, quelle clause de quel traité obligeait le Parlement Britannique de 1791 à faire deux Canadas au lieu d'un et à nous en donner un où nous avions la majorité?

Je ne fais qu'effleurer cette matière si importante.

Depuis dix-huit mois, il se donne à l'Université Laval — dans la chaire d'histoire, où c'est un enfant de Ste-Anne qui parle—un cours merveilleux où les documents officiels, probants, indéniables—mais jusqu'ici généralement peu connus—sont mis devant nous. Il faut que cela soit appris de tous: il faut que ces leçons d'histoire soient plus répandues; ce cours devrait être imprimé et occuper une place d'honneur dans toutes nos maisons d'éducation. Il sèra, j'en suis sûr, une étoile polaire au firmament de notre Alma Mater.

Quant à la France qu'on veut châtier, je suis, moi, un de ses enfants. La France a commis des fautes! Oui. Elle en aurait commis d'autres et elle serait encore ma mère.

Quoi? Est-ce à moi qui n'ai dans les veines que le plus pur sang français qu'il appartient de suggérer que la France soit châtiée? L'enfant suggère-t-il jamais de punir sa mère? Que la France mérite ou non d'être châtiée, je propose que nous laissions décider cette question par le Souverain Maitre—le seul juge infaillible. Pendant que, s'il le fallait, la justice divine courroucée s'exercerait, les coups que recevrait la France tomberaient en même temps comme du plomb fondu sur mon coeur, et, les bras levés vers la miséricorde divine, je demanderais que, des parvis célestes, le pardon descende comme il descendit un jour du Calvaire.

Quoi, veut-on arracher de notre âme notre amour pour la France—un amour qui a toujours fait vibrer nos coeurs depuis trois siècles? Non jamais! Ce livre d'or ne se fermerait pas du reste sans que nos meilleures revendications en souffrent. Aux champions en ce pays du verbe français—de notre chère langue de France—je demande si leurs réclamations légitimes n'auraient pas perdu beaucoup de leur valeur et de leur force morale si le pays d'où nous vient ce "doux parler" cessait d'occuper sa grande place au soleil pour devenir une puissance de troisième ou de quatrième ordre.

Poser ce problème, n'est-ce pas le résoudre?

En attendant, c'est un Français et—Dieu merci—c'est un croyant qui est le généralissime des armées du monde civilisé.

O mon collège! O ma maison! je te trouve belle dans ton passé, radieuse dans le présent. Je te trouvais belle hier et ce matin dans la splendeur de ton nouveau temple, mais tu étais grande aussi et fidèle à ton passé lorsque—au moment où Jésus-Hostie entrait dans sa nouvelle demeure—tu nous faisais entonner le psaume de notre allégeance: "Domine salvum fac Regem." Et comme vous étiez bien inspiré, vous aussi, monsieur Lebon, lorsque, hier soir, vous nous faisiez chanter: Vive la France!

Donc vivent le roi et notre allégeance et vive la France!

Monsieur le Supérieur, vous avez commencé tantôt la liste des santés par celles du Pape et du Roi, je suis sûr d'être l'écho des désirs de tous mes confrères ici, en vous suggérant d'envoyer aujourd'hui même un câblogramme au Saint-Père, déposant à ses pieds l'hommage de notre filiale piété et un autre à Sa Majesté lui redisant les belles paroles par vous prononcées tantôt au sujet de la victoire des Alliés et de notre fidélité au drapeau britannique... Les applaudissements unanimes et enthousiastes que vous venez d'entendre rendront votre tâche facile.

L'autre douloureux problème qui se pose est celui de notre avenir comme conséquence de la guerre. Que deviendrons-nous comme résultat de cette tuerie mondiale qui va bouleverser tant de choses?

Ici je pose trois questions que je laisse sans réponse:

Trouverons-nous jamais un régime où, malgré des ombres pénibles et des périodes douloureuses, nous aurons au moins dans cette province un Home Rule dont on ne réalise pas assez peut-être toute l'étendue et tous les avantages?

Ecrira-t-on jamais pour nous autres une autre constitution en vertu de laquelle le français sera officiellement consacré et garanti non seulement dans la province française mais aussi pour le Parlement central du pays auquel nous appartiendrions?

Vaudrait-il mieux être comme à Metz ou à Strasbourg — en Alsace-Lorraine!—où on s'expose à être poursuivi si on parle français sur la rue en respirant l'air du Bon Dieu?

Rapportons-nous-en pour tout cela au Souverain Maitre. J'ai la douce conviction qu'il ne permettra pas au kaiser allemand de conquérir le monde.

Mais, pour cela, il faut, je crois, prier davantage. Cette guerre serait peut-être finie si la prière avait été ou plus fréquente ou moins oubliée.

L'Angleterre officielle a prié. Chrétienne bien que non catholique, elle a élevé ses yeux vers Celui qui, seul, peut donner la victoire et c'est à elle que Dieu a confié l'honneur de reprendre Jérusalem et le tombeau du Christ à l'innommable Turquie.

Prions donc avec ferveur pour suppléer à ceux qui devraient prier plus ou prier mieux.

Prions le Dieu de Sainte Clotilde et de Jeanne D'Arc—de Jeanne la Lorraine—pour qu'il sauve encore une fois la France et le monde.

C'est Lui qui sauve ce qui va périr.

Regardez l'histoire de notre Alma Mater bien-aimée. Plusieurs fois elle a penché la tête comme pour mourir, mais toujours—parce qu'on priait ici—un rédempteur s'est levé à la minute nécessaire.

J'ai reçu d'un ami de Paris la prière que le général Foch a composée à l'occasion de la guerre et qu'il récite chaque jour. Nous sommes réunis ici aujourd'hui pour une fête de famille. Ne devrions-nous pas en même temps penser un peu à cette terrible guerre et profiter de cette réunion pour redire ensemble avec ferveur la prière de Foch. Il me semble que le Tout-Puissant nous entendrait. Donc levez-vous, si vous le voulez bien, et, unissant nos coeurs et nos âmes, répétez après moi ces paroles d'un croyant:

"Père éternel, Dieu des armées, je vous offre le sang très précieux de Jésus-Christ, en quelque endroit de la terre à quelque heure du jour et de la nuit qu'il coule sur les autels.

"En expiation de mes péchés—pour tous les besoins de la Sainte Eglise—pour le soulagement des pauvres âmes du Purgatoire—pour la conversion des infidèles et des pécheurs—pour les agonisants de cette heure et de toute la journée.

"Plus en particulier pour tous les sinistrés de la guerre—pour les familles de nos soldats—et pour nos soldats—eux-mêmes: pour ceux qui commandent et pour ceux qui obéissent—pour ceux qui restent debout et pour ceux qui tombent—pour ceux qui meurent, pour ceux qui souffrent (blessés, malades, prisonniers)—pour ceux qui les assistent.

"Par la vertu du sang de l'Agneau, toujours vivant et toujours immolé, par la vertu de la foi—que tout le monde fasse son devoir selon toutes vos volontés que personne ne se désespère—que tout se règle finalement au mieux de votre gloire et pour le salut du plus grand nombre, par la victoire, la Victoire de Dieu!

"Bienheureuse Jeane D'Arc, modèle de foi et d'endurance, de courage et d'entrain, priez pour nous!"

Voulez-vous maintenant reprendre vos sièges pour un dernier mot?

En proposant la santé, de l'Alma Mater, je ne dois pas oublier ceux des membres de la famille de Sainte-Anne qui sont déjà sur les champs de bataille, ceux qui sont en chemin pour s'y rendre, et ceux assez nombreux qui s'y préparent, qui portent déjà l'habit des braves et que je vois en ce moment—grâce à une bienveillante permission — assez nombreux parmi nous. A tous, je présente en votre nom comme au mien nos hommages et nos voeux.

Ils ont bien mérité de la Patrie car ils offrent leur sang et leur vie pour qu'elle vive.

Chez Nous ET autour de Nous

M. J. H. Chabot a été nommé commissaire pour le combustile de la ville de Saint-Boniface.

M. Alfred Dandurand est parti la semaine dernière pour la province de Québec où il est allé rencontrer Madame et Mlle Dandurand.

Les dernières pluies de samedi et dimanche dernier ont fait un bien considérable aux légumes.

Des ouvriers sont occupés a démolir l'ancien bureau du Métis coin des rues St-Joseph et Provencher. C'est une des plus vieilles bâtisses de Saint-Boniface.

DECES

Hier a eu lieu les funérailles de Mme Vve Gaucher, soeur de Mme Joseph et J.-B. Joyal, décédée dimanche matin à la résidence de M. Paul Salé, rue Marion.

PIERRE LOTI CHEZ LES SOUVERAINS BELGES

Nous extrayons les passages suivants d'un très bel article publié par le grand écrivain dans la "Revue des Deux Mondes":

Dans le salon modeste où l'on me fait entrer d'abord, j'entends venir d'une pièce voisine le plus imprévu et le plus drôle de tous les tapages; on dirait la récréation d'une école très nombreuse, des rires et des cris d'enfants, des sauts, des chansons; je crois même que l'on danse des rondes, sur un vieil air flamand chanté en choeur par une quantité de petites voix cocasses.

Très modeste aussi le salon où S. M. le roi Albert me reçoit, avec sa cordiale bienveillance et sa parfaite bonne grâce. Quand je me suis acquitté de la mission dont j'étais chargé par mon général Sa Majesté me dit, pour charmante formule de congé: "Vous aviez aussi demandé à voir la Reine. Venez, je vais vous conduire auprès d'elle." Nous sortons alors de l'enclos, moitié jardin très pauvre en fleurs, moitié petit parc où les pas s'étouffent dans le sable des plages et que surchauffe aujourd'hui l'étonnant soleil. La Reine, tout de suite je l'aperçois, là-bas, entourée, submergée, dirai-je presque, par une centaine de très jeunes enfants. Il y a seulement quatre grandes personnes au milieu de cette foule de tout petits: elle, la Reine, qui est la svelte silhouette bleue, toujours ne ressemblant à aucune autre; sa dame d'honneur vêtue de jaune-pensée, et deux bonnes Soeurs aux aspects archaïques. Sa Majesté daigne faire quelques pas à ma rencontre, comme vers quelqu'un de déjà connu, et rien ne pouvait me toucher davantage. J'avais presque une appréhension de cette entrevue, comme chaque fois qu'il s'agit de retrouver des êtres, ou des lieux ou des choses dont on a été particulièrement charmé jadis. Mais non, Sa Majesté me réapparait aussi exquise et jeune, dans son costume simple en mailles de soie bleue, les cheveux emprisonnés dans une sorte de petit turban, en gaze également bleue, qu'attache une épingle à tête de saphir. Mais le bleu qui éclipse tous les bleus, c'est celui de ses yeux limpides.

Les petits enfants vont s'en aller, paraît-il; c'est eux, bien entendu, qui menaient ce beau tapage quand je suis arrivé: cinquante petites filles aux costumes tous pareils, cinquante petits garçons en uniforme de soldat formant une armée lilliputienne. Orphelins de la guerre, tous, échappés par miracle aux tueries boches, ils font partie de cette légion de petits abandonnés que la Reine a recueillis pour filleuls et pour qui elle a fondé des pensionnats, dans des lieux abrités, —ou à peu près, autant que possible enfin,—abrités des obus barbares. Tous les dimanches, des voitures lui en apportent une centaine, qui à tour de rôle viennent passer ici une journée de grande liesse, à manger des gâteaux, boire du chocolat, danser, chanter, se rouler sur les dunes et faire des pâtés de sable. Donc, c'est l'heure pour eux de repartir, et les deux religieuses les mettent en rang; elles sont plutôt vilaines et vulgaires, les pauvres, surtout auprès du fin visage de Sa Majesté, mais quand même sympathiques avec leur air joyeux et leurs braves yeux candides; je les soupçonne fort du reste d'avoir chanté les rondes, elles aussi, et peut-être même de les avoir dansées. Les petites filles, avec une révérence, disent à la Reine: "Bonsoir, Majesté!" Les petits soldats lilliputiens font au Roi le salut militaire en lui disant: "Bonsoir, Sire!" Et ils partent, entonnant une chanson de route, que l'on continue d'entendre en decrescendo, à mesure que s'éloignent les voitures qui les emportent.

— Maintenant, me dit la Reine, je vais vous recevoir dans ma maisonnette de bois.

Et je la suis, avec la dame d'honneur, dans une de ces cabanes démontables en planches de sapin qui, en moins de deux heures, peuvent être transportées d'un lieu à un autre comme les tentes des nomades. Entre des bosquets rabourgris, que d'habitude le vent de la mer tourmente, ce'st sur le table qu'elle est posée cette fois, la cabane royale, et il y a tout autour une plate-bande de fleurs de printemps, maigres giroflées surtout, que l'on a réussi à faire pousser là à force de bonne volonté.—La Patrie.

"LA MODE"

La mode d'aujourd'hui est vraiment indécente, oui, très indécente. On dirait que ceux qui suivent la mode n'ont pas assez d'argent pour pouvoir finir leur robe, pour la longeur, et aussi pour se cacher le cou, car on en voit qui ne se cache pas assez le cou, et qui malheureusement, ces pauvres jeunes filles et jeunes dames, viennent recevoir le Corps de Notre Seigneur, à la Table Sainte habillées de la sorte.

Le bon Dieu nous a créé pour nous tenir modestement. Bien, si on suit la mode d'aujourd'hui on ne peut dire que l'on veut suivre le bon Dieu et la Sainte Eglise, car en suivant la mode on suit plutôt le démon que le bon Dieu

Il y en a qui disent qu'il n'y a pas de mal à cela. Bien, sur cent qui s'habillent de la sorte il y en a quatre-vingt-dix-neuf qui tombent dans le péché et quelquefois malheureusement on trouve le cent complet qui tombe.

Une jeune fille qui suit la mode des robes coupées aux genoux, quand elle veut s'assoir elle est obligée de ce mettre les jambes sous la chaise afin de pouvoir se cacher les genoux.

Le Souverain Pontife, les Evêques et les prêtres prêchent les fidèles et leur demandent de ne pas suivre la mode, de ce tenir modestement dans les lieux saints et partout, car la modestie est la première dans toutes les circonstances. Il n'est pas plus difficile de se tenir modestement et on est moins exposé a tomber. Citons les paroles de Notre Seigneur Jésus Christ:

"Celui qui s'expose tombera

"Celui qui se garde restera debout."

Oui, encore une fois, laissons les modes indécentes qui nous font la vie si dure et les obstacles si difficiles à vaincre demandons au Seigneur de nous aider à marcher dans la bonne voie qu'Il nous a tracée et qui est la meilleure, car avec son aide et en faisant de notre mieux pour résister nous parviendrons à vaincre tout obstacle qui se présentera.

Tout bon chétient doit pouvoir dire à sa mort, comme disait un grand peintre italien qui avait passé sa vie dans les églises:

Je suis heureux de mourir, car avec l'aide de Dieu je suis parvenu à vaincre les obstacles qui se sont présentés. J'ai fuis les occasions, et pour moi tout était moins difficile à vaincre.

UN CANADIEN.

On demande des agents dans les provinces du Manitoba, de la Saskatchewan et Alberta, pour prendre des abonnements au journal "Le Manitoba." Nous accorderons 25 p.c. de commission par abonnement.

CENTENAIRE

(Suite de la 1ère Page)

Comme vous le rappelez, après le baptême de votre peuple, vos pères se constituèrent les auxiliaires et les guides des missionnaires; ils furent le trait d'union entre la sauvagerie et la lumière de l'Evangile, qui pénétra peu à peu chez les tribus indiennes et leur fit tant de bien. Vos ancêtres ont droit à la reconnaissance de l'Eglise, et c'est avec émotion que j'en offre aujourd'hui officiellement l'expression à leurs descendants, dont la présence ici en ce jour a sa place toute marquée.

Les circonstances ont changé au cours du siècle écoulé, mais vous demeurez comme les témoins irréfragables que les ententes intervenues entre vos pères et les autorités civiles devaient avoir un caractère de stabilité, qui n'a pas été respecté. On leur avait garanti à eux et aux catholiques, qu'ils représentaient, une situation de fait et de droit, dont on n'a pas voulu tenir compte et qu'on a supprimée au moyen de chinoiseries légales.

Restez toujours fidèles aux traditions que vous ont léguées vos pères. Ne prêtez pas l'oreille à ceux qui parfois voudraient semer la défiance dans vos rangs. Jamais l'Eglise n'empiètra sur vos légitimes libertés; au contraire, elle les protègera, comme elle saura continuer à revendiquer vos droits lésés et violés.

En terminant, ce m'est une grande joie de joindre à mes remerciements pour votre noble adresse, l'assurance de mon dévouement pour votre nationalité et l'expression de mon inaltérable affection.

* * *

ADRESSE DU CLERGE

A midi, NN. SS. les Archevêques et Evêques, les membres du clergé, ainsi que l'honorable juge L.-A. Prud'homme, M. le maire H. Béliveau, l'honorable Joseph Bernier et M. J.-G. Charette, prirent le dîner à l'archevêché. A la fin du repas, Mgr F.-A. Dugas, P. A., V. G., présenta l'adresse suivante à S. G. Mgr l'Archevêque :

Monseigneur,

Nous lisons au livre d'Esther que le roi Assuérus, le coeur malade des ennuis de la vie, retrouvait le calme et le repos en se faisant lire les histoires et les annales des temps écoulés : jussitque sibi afferri historias et annales priorum temporum. La bonne Providence nous a préparé à tous ce grand et efficace remède, à savoir le consolant et glorieux souvenir de notre passé. Votre pastorale annonçant le centenaire de l'Eglise de Saint-Boniface nous prouve que votre âme a contemplé avec joie ces géants par l'intelligence et le coeur venant jeter les fondements de l'immense Eglise de l'Ouest. Vous avez vu leurs difficultés, leur générosité et leurs succès.

Comme Assuérus vous avez dit : quel honneur et quelle récompense ont-ils reçus pour cette fidélité? Le Maître avait promis le centuple ici-bas et la vie éternelle. Ils ont eu le centuple des âmes qu'ils avaient laissées là-bas, le centuple du bien opéré, et surtout le ciel, le ciel qu'ils voulaient gagner pour eux et pour les délaissés qu'ils venaient sauver ici.

Comme Assuérus vous vous êtes demandé : Que doit-on faire pour honorer ceux que le roi veut combler d'honneurs? Vous avez compris la réponse d'Aman: le premier des princes doit crier partout leur éloge. Aussi, votre pastorale jette devant le public le grand nom de Mgr Provencher et de ses deux premiers compagnons Dumoulin et Edge. Vous avez dit leurs travaux et leur dévouement. Vous avez voulu nommer les précurseurs du fondateur de cette Eglise de Saint-Boniface: Messiger, Aulneau, Coquart, de la Morinie, jésuites. Vous avez aussi jeté aux oreilles du public et à l'histoire le nom des prêtres séculiers et de la belle communauté des Pères Oblats de Marie Immaculée, tous collaborateurs dé-6 provinces ecclésiastiques, 300,000 catholiques, 338 religieux, 262 prêtres séculiers, 1, 580 religieuses. Vous avez proclamé la générosité de la Province de Québec et de la France envoyant des missionnaires et des aumônes. Encore là : gesta Dei per Francos. Ces annales des temps écoulés nous donnent comme à vous joie, légitime fierté et reconnaissance.

Un autre événement très important et très heureux s'unit au centenaire de l'Eglise de Saint-Boniface, c'est le 25ème anniversaire de votre sacerdoce. Vous le mentionnez à peine. Ce quart de siècle a été complètement pour l'Eglise de Saint-Boniface. Vos études à Rome étaient pour Saint-Boniface. A votre retour vous avez occupé des postes pénibles, et, nous le savons, peu en rapport avec vos goûts. L'économat, la procure, sourient peu à un prêtre qui n'a rêvé que les âmes. Vous avez cependant tout accepté pour le bien du diocèse, mais non sans vous faire violence. C'est ainsi que Dieu vous préparait à l'épiscopat. Depuis cinq ans l'onction sainte vous a placé parmi les princes de l'Eglise. Vous avez été l'auxiliaire fidèle de celui qui vous avait choisi et vous avez recueilli une partie seulement de son héritage. Vous avez accepté généreusement les circonstances et vous avez donné votre temps, vos forces et tout votre coeur à ce qui vous reste de la grande Eglise de Saint-Boniface. Vous vous êtes donné tout entier à toutes les oeuvres: prédication, éducation, agriculture, colonisation, presse, tout a reçu votre travail et votre poussée. Nous avons le droit et le devoir de dire votre labeur, votre zèle et votre dévouement, et vous avez droit à la reconnaissance des fidèles et du clergé. Voilà encore les annales du passé.

Que vous réserve l'avenir? Tout est sombre, c'est vrai! Une chose, cependant, doit vous réconforter: votre clergé est avec vous, prêt au travail, au sacrifice, à l'obéissance; je puis en dire autant des fidèles. Il me semble que pour un évêque, c'est presque tout, pour ne pas dire tout.

Vous avez refusé toute offrande, mais vous voulez bien accepter les voeux, les prières et le complet dévouement que le clergé et les fidèles déposent à vos pieds.

Puissiez-vous, Monseigneur, diriger encore bien des années cette chère Eglise de Saint-Boniface, et vous acheminer, respecté de tous et plein de mérites, vers vos noces d'or, vos noces de diamant et vos noces éternelles.

* * *

A cette adresse Monseigneur répondit d'une manière toute paternelle et intime. Il dit que l'Eglise de Saint-Boniface célébrait un grand anniversaire et que son jubilé sacerdotal passait dans son sillage, bien qu'il eût été plus conforme à la rubrique qu'il passât inaperçu, car lorsque l'on célèbre un double de première classe, le simple disparaît; on n'en fait pas même mémoire. Il fait l'éloge du clergé du diocèse, qui s'est toujours montré apostolique, dévoué et affectionné. Il remercie les prêtres du diocèse de Winnipeg d'avoir répondu à son invitation. Il exprime le regret que les circonstances n'aient pas permis de faire une fête telle qu'il eût pu y convier des représentants de l'épiscopat et du clergé de l'Est, et il termine en remerciant NN. SS. les Archevêques et Evêques de l'Ouest, qui ont bien voulu venir rehausser l'éclat de la modeste fête.

NOUVEAU VICAIRE GENERAL D'EDMONTON

Nous avons appris avec plaisir la nomination de M. l'abbé M. Pilon au poste de vicaire général d'Edmonton, en remplacement du regretté P. Leduc, O. M. I., décédé le 29 juin dernier.

Le nouveau vicaire général est originaire du diocèse de Valleyfield, où il fut ordonné prêtre le 29 juin 1897. Il fut d'abord professeur au collège de Valleyfield pendant quatre ans, et ensuite vicaire à la cathédrale jusqu'à sa venue dans l'Ouest en 1909. Il fut pendant trois ans curé de la paroisse de Lamoureux et, en 1912, il fut appelé à Edmonton pour prendre la direction de la paroisse du Sacré-Coeur. Il dessert depuis six ans cette paroisse de langue anglaise, et jouit de l'estime et de l'affection de ses paroissiens, comme de celles d'un nombreux cercle d'amis, tant dans le clergé que parmi les laïques.

Nous prions le digne vicaire général d'agréer nos sincères félicitations et nos meilleurs voeux.

Mgr Baudrillart et la vie catholique en France

Le Gaulois du 3 mai dernier publiait sur la vie catholique dans la France contemporaine une page inédite de Mgr Baudrillart d'un haut intérêt. Cette page servira de préface à une nouvelle publication du Comté catholique de Propagande française à l'étranger, où d'éminents écrivains, comme Mgr Tissier et M. Etienne Lamy, entre autres, feront connaître aux lecteurs de l'étranger les diverses manifestations de la vie catholique française.

La préface du nouvel académicien, dont l'élection a profondément réjoui ses nombreux amis du Canada, ne manquera pas d'étonner plus d'un lecteur par l'extrême sobriété de certaines conclusions qu'elle renferme sur l'état religieux de la France d'aujourd'hui.

"La guerre a converti la France, disent les uns, écrit Mgr Baudrillart. Non, la guerre n'a pas converti la France, répliquent les autres. Et tous, à l'appui de leur thèse, sont en mesure d'accumuler des faits particuliers qui semblent leur donner raison. A mon humble avis, le problème ne se présente pas ainsi: nos amis, les catholiques du dehors et ses propres missionnaires à l'étranger se trompent quand ils le prennent sous cet angle. Dans le premier feu de la guerre, alors que les hommes étaient brusquement jetés hors de leur orbite, détachés de tout ce qu'ils avaient l'habitude de faire et de tout ce qu'ils aimaient, obligés de regarder en face, à toute heure et sans accoutumance, la douleur et la mort, il y eut un moment d'exaltation qui souleva les âmes et les porta vers Dieu; les unes furent remuées jusqu'au fond, les autres, plus mobiles et plus légères, se laissèrent du moins aller à des manifestations extérieures d'une dévotion sincère, mais qui ne pouvait être que superficielle et donc sans durée. juste de dire que la France s'est convertie? Parce qu'il subsiste, Pourquoi ne nous paraît-il pas hélas! beaucoup de Français qui vivent en dehors de la religion, ou qui même la haïssent et sont prêts à la combattre, dès que la chaîne qui les tient, en raison de l'union sacrée, sera lâchée. Pourquoi encore? Parce que tout ce que la France a manifesté de meilleur au cours de cette guerre, elle l'avait en elle, et donc que, sur ces points, elle n'avait pas besoin de se convertir; elle s'est laissée voir telle qu'elle était."

Définir exactement la condition religieuse de toute une nation, à une heure précise de son existence, n'est pas chose facile; mais la tâche est plus difficile encore, quand cette nation s'appelle la France et que l'heure est celle d'aujourd'hui. La France, nation foncièrement catholique, pétrie de vie intellectuelle, grande amatrice de verbe écrit e tparlé, curieuse d'idées jusqu'à la témérité par tempérament et raffinée dans so nesprit parfois jusqu'au scepticisme, délicate dans ses sentiments et réservée dans l'expression qu'elle leur donne, éprise d'honneur et supérieurement généreuse d'un héroïsme sans égal, faisant du paradoxe un simple jeu d'esprit où elle se repose et se détend et où l'étranger croit parfois découvrir sa philosophie, fine jusqu'à l'ironie, toujours maintenue cependant dans les limites d'une exquise politesse, appréciant et pratiquant la nuance à l'infini, vouée au culte de l'idée pure jusqu'à la mort et parfois jusqu'à l'erreur, la France prête difficilement son âme à l'analyse. Quand vous sondez son coeur, vous n'y trouvez que de la bonté, de la générosité, de la charité: le fond est exclusivement catholique. Quand vous vous donnez la peine d'analyser son esprit, vous y trouvez beaucoup de foi et un peu de rationalisme. Descartes, Bayle, Voltaire et Renan ont semé largement dans l'esprit français, qui ne sera jamais protestant, mais qui devient plus facilement incrédule. Tous ces élément sde l'âme française rendent difficile la tâche de définir l'exacte mesure de sa foi à un temps donné. Et le temps où nous vivons n'est pas de nature a rendre bien facile l'enquête nécessaire pour arriver à une pareille détermination: toute la France est absorbée par la terrible guerre; certains milieux échappent nécessairement à l'observation; les esprits sont souvent surexcités, parfois exaltés.

Malgré toutes ces difficultés, on doit reconnaître, d'autre part, que les temps de grande crise révèlent souvent le fond des âmes. C'est sans doute, l'une des raisons qui ont déterminé Mgr Baudrillart et ses distingués collaborateurs à entreprendre leur enquête sur la vie catholique dans la France contemporaine.

"La génération présente, écrit encore Mgr Baudrillart, dans la préface au livre que nous attendons au Canada avec impatience. n'est pas plus que les autres une génération spontanée; dans la mesure où elle s'est montrée catholique, elle était catholique; si elle a donné des fruits catholiques, c'est qu'elle avait des racines catholiques. Ces racines catholiques, jusqu'où s'étendent-elles, jusqu'à quelle profondeur descendent-elles? Où trouver les éléments sûrs de la solution qu'il nous importe de découvrir, autant pour garder à notre pays les sympathies qu'il mérite que pour aider à sa renaissance? Tout simplement dans une enquête sincère, minutieuse, approfondie, sur la vie catholique dans la France contemporaine."

Et l'éminent prélat termine sa préface par cette conclusion générale, laquelle réjouira tous les amis de la France et n'en surprendra aucun:

"La conclusion? Elle tient, ce me semble, dans un mot de Léon XIII à Mgr Fuzet, l'archevêque de Rouen, mot qu'ont splendidement illustré les événements des quatre dernières années: "Le fond est bon," ajoutons avec l'évêque de Châlons: "et inaltérable".

"Oui, il y a toujours une France catholique; elle est très vivante, très active, très féconde; elle porte des fruits savoureux et plus abondamment qu'aucune autre nation. La défaite de la France et son abaissemnt seraient pour le catholicisme un irréparable malheur. Et, d'autre part, si nous considérons l'avenir de notre pays pris en lui-même, l'Eglise catholique y demeure la principale force organisée, en état de tenir tête au parti de la révolution, ou de l'anarchie, la seule force spirituelle capable d'agir sur la société et de la réformer."

Il nous plaît de conclure, en même temps, pour notre humble part, que le pays du Sacré-coeur, qui est aussi la patrie des missionnaires, a reçu de Dieu, au cours de cette guerre, de tels secours providentiels que la victoire de la France éclatera aux yeux de l'univers comme la victoire de Dieu et que nous pouvons garder le ferme espoir de voir, un jour, s'accomplir, par des gestes magnifiques, l'ordre prophétique de Pie X à la France: *Va, fille première-née de l'Eglise, nation prédestinée, vase d'élection, va porter, comme par le passé, mon nom devant les peuples et devant les rois de la terre.*—A. H. (La Semaine Religieuse de Québec.)

ILS SONT LA!

(*Les Annales*)

Ma Chère Cousine,
— Ils sont là!...
— Qui?
— Les Américains!

Ah! les braves soldats, les fiers hommes, les gars solides, les coeurs chauds... depuis un mois ils se battent et nos vieux poilus, ceux qui depuis quatre ans étonnent le monde de leurs prouesses n'en reviennent pas de ces compagnons d'armes, si gentils, si simples, qui bouffent du Boche avec enthousiasme et font à leurs côtés une besogne du diable. On dirait qu'une nouvelle espérance est entrée dans les camps avec ces frères kaki, tout frais, et dont la jeunesse irrésistible a quelque chose d'enchanteur... On les sent bouillants de vaincre, ardents à donner leur vie, enivrés d'une flamme intérieure et cependant maîtres de soi... Ils ont en eux un idéal qui les éclaire mais pas jusqu'au point de leur faire perdre le sens commun. Don Quichotte n'est pas leur homme, et les moulins à vent ont beau tourner et tourner encore, ce n'est point contre eux qu'ils ébrécheront leur lance... Il leur faut des ennemis plus solides, et des dangers plus réels. Et justement, ce qu'il y a de charmant dans leur nature c'est ce mélange parfait de raison et d'idéal.

Ils ont une devise: Tout pour la France! et un rêve: sauver l'humanité de l'esclavage!... Et ce rêve-là, ils le vivent hardiment... Ils ne se payent pas de mots, ni de phrases creuses, ils agissent...

— Etes-vous content d'être à Paris? demandais-je à un soldat, un grand garçon aux épaules d'athlète, aux yeux de pervenche.

— No, pas content, répondit-il en riant, d'un bon rire candide, pas content du tout. Il savait peu de français, et moi pas du tout d'anglais, les joutes psychologiques ne nous étaient pas permises, cependant il tenait à expliquer sa pensée :

— Paris joli... très joli... Il prononçait tjoli... Front tjoli... plus.

Ceci, avec l'accent râpeux du pays, était d'une saveur et d'un héroïsme délicieux. Et il disait la vérité ce grand gosse bien râblé, au regard énergique et doux. Il voulait aller se battre, il avait traversé les mers pour donner une râclée aux Boches. "Tout pour la France!" et il trépignait d'impatience de trouver "tjoli" plus tard ... après... lorsqu'il n'y aurait plus sur la terre que des coeurs loyaux, comme les fils de Wilson, comme les poilus de France, comme les amis alliés.

Un autre trait qui caractérise les soldats américains, et les rend sympathiques, c'est leur conscience parfaite de la justice... ils ont poussé jusqu'au culte le sentiment de ce qui est juste et de ce qui l'est pas. Sans emballement, avec une méthode réfléchie, ils se rendent compte d'abord, puis découvrent la supériorité où elle se trouve, et avec une bonne grâce émouvante, lui rendent hommage...

"Nous ne savons pas faire la guerre", déclaraient-ils, il y a quelques mois, et comme des écoliers très sages, ils se sont mis à apprendre passionnément cet art que les poilus pratiquaient en maîtres... Ils n'ont pas craint d'avouer leur incompétence là où elle existait, et parce qu'ils étaient des hommes forts, ils eurent le suprême courage d'oser "étudier". Ils ont interrogé, avec déférence, leurs aînés, sollicité les conseils, ils ont su voir et comparer. Et avec la même bonne foi, ils ont reconnu leurs avantages. Les Américains ignorent la flatterie, autant que le dénigrement; ils ont une mission à remplir et ils la remplissent avec cet esprit de justice qui est leur génie.

Et c'est ce mélange incomparable de candeur, d'honnêteté, de volonté et d'ardeur qui fait l'Américain. On retrouve en lui les appétits rudes des races jeunes, et la flamme divine des peuples qui ont un passé. Et puis leur joie a quelque chose de sain, de fort et presque d'enfantin... Rien n'est plus charmant que de voir ces colosses manier un enfant... Ils leur témoignent des tendresses de bon géant caressant une fleur...

"Viens, mon petit hamoureuse", disait un superbe soldat à une gosse qui pleurait parce qu'elle allait quitter sa mère. Le "petit hamoureuse" pouvait avoir entre cinq et six ans; interdite, elle leva ses yeux noyés de larmes et regarda ce demi-dieu qui l'enlevait de terre comme une plume pour la déposer dans un camion; elle sentit sur ses petites joues zébrées de crasse et de larmes un baiser sonore, et vit le héros penché sur elle, une bille de chocolat dans la main.

L'enfant trouva l'aubaine tellement à son goût, que sans cérémonie, elle jeta ses petits bras autour du grand guerrier et ce fut un instant délicieux et presque symbolique, que celui de ce soldat américain ayant consolé l'enfant du poilu de France.

Oui, ils sont là!... ils se couvrent de gloire, et on les aime... Comme l'océan déferle ses flots, l'Amérique déverse des vagues humaines... Ils viennent... ils viennent... c'est la bonne tempête! dans un roulis, dans un fracas, dans un tumulte joyeux, ils apportent leur jeunesse prête au sacrifice, ils apportent leurs armes, et tous les engins terribles et magnifiques qu'ils comptent faire servir à leur idéal: "Tout pour la France!"

La flamme aux yeux, les poings solides, ils s'avancent, saluent le Paris "tjoli", puis courent au front plus "tjoli"... Et le flot monte... Ils viennent encore... ils viennent toujours... Les premiers à l'honneur se battent comme des lions... comme des poilus, disent-ils, et les autres, frémissants, espèrent leur tour... Et nous, les mères qui avons tant attendu et tant tenu! Nous qui ne comptons plus nos deuils et nos douleurs, nous écoutons, le coeur battant, cette gigantesque rumeur ... Ils viennent, ma soeur... vous dis-je... Ils viennent!... Ils sont là! La mort de nos enfants n'aura pas été inutile.. Toute cette peine, toute cette misère qui désolent la terre, ne resteront point sans récompense... Nos poilus n'auront pas souffert en vain. Les fils d'Amérique viennent, ivres de jeunesse et d'ardeur... Ils viennent!...

Ah! vraiment, nous avions bien mérité cela!...

Et comme ils les détestent bien ces Allemands de malheur faire leur affaire... C'est à coups de pieds dans le... qu'ils espèrent le reconduire jusqu'à Berlin... disait en riant un Américain, ravi de l'enthousiasme juvénil, et presque imprudent des guerriers de son pays...

Qu'ils les jettent simplement hors de nos chères provinces et que nos poilus et les géants kaki plantent ensemble le drapeau des Alliés sur la cathédrale de Strasbourg... Nous n'en demandons pas plus...

Ah! ce jour-là, je crois que nous aurons tous l'âme du "petit hamoureuse"... Mais n'anticipons pas, comme dit la chanson... et contentons-nous, tous Français et Alliés qui avons soutenu tous les chocs avec allégresse, contentons-nous de répéter : "Ils sont là!... Il sont là!..."

D'ailleurs l'Américain est devenu populaire aussi bien à la tranchée que dans le Paris "tjoli"...

L'autre jour, un fiacre passe, une personne d'âge mûr le hèle, un major américain qui n'avait point aperçu le geste, fait signe au cocher presque au même instant. Le brave homme hésite un instant Et comme pour consulter la dame:

— L'Amérique d'abord, s'pas..

La dame fait signe que oui

Et le major américain, avec ce sentiment de justice qui est le fonds et la poésie de leur nature, dit en saluant galamment et dans un français impeccable :

— Cette voiture est à vous, madame.

Alors l'automédon, qui tenait à sa petite manifestation, tout en chargeant la dame, lève son fouet, crie: "Vive l'Amérique"...

Ce cocher exprimait quelque chose de l'âme française.

Yvonne SARCEY.
Les Soldats-Cousins du Canada

P.-S.—Au moment où je clos cette lettre, je reçois de notre cercle d'Ottawa, dont la Présidente est Mme Tremblay, cette belle lettre:

"Le 6 mai courant, le Cercle des Annales a réuni pour une causerie-concert les officiers et soldats du 1er bataillon des chars d'assaut (tank corps) canadien, composé de plusieurs élèves de nosuniversités, hautes écoles professionnelles, la fine fleur de notre belle jeunesse canadienne française. Nous les avons faits membres honoraires de notre cercle, petite attention qui leur a fait plaisir. Voici chère cousine, ce que je me suis permis de leur dire :

"En France, où vous serez bien vus comme soldats canadiens, je n'en doute pas, réclamez-vous de votre titre de membres du Cercle des Annales d'Ottawa. Cela vous vaudra des amitiés plus chaudes, vous serez de la grande famille des Annales. Plusieurs d'entre vous iront sans doute à Paris, ne fût-ce que pour le triomphe. Allez au No. 51 de la rue Saint-Georges, demandez la cousine, elle vous rappellera la chère maman laissée de ce côté ici de l'Atlantique...

"Ai-je eu tort cousine? Je sais qu'ils seront discrets nos gars et ne s'imposeront pas. Mais donnez à nos petits soldats canadiens un peu de cet amour que vous prodiguez à nos chers poilus. Ils seront, eux, si loin des leurs; bien qu'en terre française, la terre bénie des aïeux, ils seront des étrangers quand même... Que la charmante famille des Annales leur soit aussi une famille. Ils sont porteurs d'une carte que j'ai signée et qu'ils vous présenteront."

Ah! oui ils seront les bienvenus, les chers petits Canadiens. Quelle fête nous leur ferons. Et s'ils vont en province je les recommande à toutes nos familles, qu'elles leur ouvrent leur maison, leur coeur; qu'ils retrouvent chez nous: la Patrie, la Famille.—Y. S.

THEATRES

Pantages—Les vues animées les plus recherchées.

Dominion — Cette semaine Alice Brady.

PETITES ANNONCES

ON DEMANDE—Une femme d'expérience s'achant l'anglais pour un S'adresser au No. 455, rue du Portage, magasin de sucrerie de premire class. Winnipeg. Gages $12.00 par semaine. —37

A VENDRE — Ménage de trois chambres ayant servi seulement que quelques mois. S'adresser au bureau du Manitoba.

PERDU—$5.00 de recompence à qui trouvera un chien "setter" blanc, (bird dog) long poile, óreilles brunies et tache brune à la racine de la queue. Nez rose. Avis à Miss Rogers, 151 Lansdowne Ave., St. John's, Man.

M. F. D. Pambrun, peintre à Saint-Boniface, désire annoncer au publique qu'il est prêt à faire tout genre d'ouvrages en peinture, posage de papier (tapisserie), calsomine, etc., etc., qui lui seront confier. Estimés gratuits fournis sur demande. S'adresser au No. 172, rue Notre Dame, Saint-Boniface ou par téléphone M. 2229. —23